

UN MONDE ENTIER SOUS LE VOILE DANS L'ŒUVRE D'AZAR NAFISI *LIRE LOLITA À TÉHÉRAN*

SIMONA D. IENCIU*

ABSTRACT. This paper is a literary and political analysis of the book *Reading Lolita in Tehran*, written by Azar Nafisi, an American writer of Iranian origin and English literature Professor at the University of Tehran at the time of the Islamic revolution of 1979. Her incompatibility with the rules of the new Iranian political and religious regime led Azar Nafisi to resign and start a crazy and defiant project, a weekly book club with seven other students at her house, with the intended purpose of studying English literature novels particularly. This was an opportunity to x-ray the Iranian society led by a totalitarian regime that in the name of religion tried to annihilate anyone who had the audacity to think, speak or dress freely. Azar Nafisi raised her voice using writing in protest against a system that sought to standardize individuals in an amorphous ensemble, ready to act when the leaders called. The book presents the creation of a brand-new world where these girls are free to act naturally, without restraints—the world of literature. The artistic dimension of this work proves to be a plea for fiction; on the other hand, its political dimension shows a multi-faceted revolution that completely transfigured the country, keeping the status of women in the loop of the Islamic government.

KEY WORDS: books, fiction, revolution, women, veil

Introduction

L'œuvre d'Azar Nafisi apporte, premièrement pour le public américain et puis pour le monde entier, un nouveau type d'écriture dans le paysage littéraire des années 2003-2005: mélange inclassable ni roman, ni reportage, elle est à mi-chemin entre les deux. Mais elle est plus proche du roman, car l'auteur a été "obligée" d'injecter une certaine dose de fiction. Comme elle l'indique dans une note préliminaire, pour des raisons de sécurité, pour protéger les gens concernés, elle a dû changer leurs noms et "certains traits des personnages et des événements décrits dans ce récit ont été déformés" (Nafisi 2004). On la peut nommer plutôt confession littéraire, la confession personnelle est aussi présente. L'auteur remet toutes choses en perspective, de l'intérieur et l'expérience de la lecture devient terrible, elle marque le lecteur sans que l'écrivaine donne du pathos à son écriture parce que les éléments d'histoire, de géopolitique ou des droits de la femme se mélangent

* SIMONA D. IENCIU (PhD 2019, University of Oradea, Romania) is Assistant Lecturer in French Grammar at Emanuel University of Oradea, Romania. E-mail: sienciu@yahoo.com.

et la lecture devient édifiante. Ouvrant aussi pour protéger ses étudiantes, l'écrivaine a travesti la réalité iranienne et sous couvert de nous présenter un récit historique, l'histoire d'une révolution, Azar Nafisi est forcée de nous présenter un roman fait de personnages fictifs, dont elle a choisi les noms et a inventé les traits de caractère, mais des personnages vivant une vie cruelle. Aussi vrais soient les éléments qui le compose, son récit lorsqu'on les prend individuellement, chacun à leur tour, l'ensemble n'est pas plus vrai et réel qu'un roman créé de toute pièce par un auteur qui s'est inspiré de ses proches de la réalité immédiate pour écrire.

Si on retient une méta idée de cette œuvre, c'est la violence faite à la forme de l'œuvre elle-même. Alors que son auteur dénonce la terreur et l'arbitraire qu'introduit dans sa vie le régime islamique, l'essai, lui, porte la marque de ce pouvoir arbitraire qui s'exerce dans la terreur avec ses contraintes. Si le message est clair, la forme du roman-essai reste contrainte dans ses mouvements venus de la réalité mutilante: il n'est pas question de révéler toute la vérité. C'est le paradoxe d'un exilé à l'autre bout du monde (les États-Unis) pour s'affranchir d'un régime qui malgré tout continue d'exercer ses abus, de travestir les souvenirs et de s'appropriier, par la force, la vérité de ceux qui ont osé le défier. En même temps, le livre semble à un portrait brut et déchirant de la révolution islamique en Iran qui finit par faire la démonstration magistrale que l'imagination bâtit la liberté.

Le Club de Lecture

A l'automne 1995, après avoir démissionné de l'université, j'ai décidé de me faire plaisir et de réaliser un rêve. J'ai choisi sept de mes étudiantes, parmi les meilleures et les plus impliquées, et je les ai invitées à venir chez moi tous les jeudis matin pour parler littérature. (Nafisi 2004: 13)

Après avoir étudié aux États-Unis, Azar Nafisi rentre en Iran, son pays natal. Elle enseigne la littérature anglaise à l'Université de Téhéran lorsqu'on éclate la révolution islamique en 1979. Parce qu'elle refuse de porter le voile, dont le port a été rendu obligatoire par le régime islamique, durant ses cours, et qu'elle ne supporte plus la baisse du niveau universitaire et aussi sous la pression des autorités iraniennes, Azar Nafisi démissionne. A cette époque-là, elle commence un projet fou mais d'âme dont elle rêvait depuis longtemps: créer un rendez-vous hebdomadaire, un club avec des étudiantes triées sur le volet et critiquer ensemble des œuvres significatives de la littérature anglaise. Azar Nafisi a réuni chez elle clandestinement pendant près de deux ans, sept de ses étudiantes: Naassrin, Manna, Mahshid, Yassi, Azin, Mitra, Sanaz, pour découvrir de grandes œuvres de la littérature occidentale moderne. Les participantes étaient extrêmement différentes; certaines de ces jeunes filles étaient issues de familles conservatrices et

religieuses, d'autres venaient de milieux progressifs et laïcs; plusieurs avaient même fait de la prison. L'écrivaine nous raconte leurs histoires, leurs réunions, leurs chagrins d'amour, leurs frustrations vis à vis du régime, de leurs existences. On plonge alors totalement dans la vie de ces femmes, mais pas seulement dans leur vie, c'est la vie d'une telle catégorie intellectuelle, expérience unique permettant à toutes, grâce à la lecture de *Lolita* de Nabokov ou de *Gatsby le Magnifique* de Scott Fitzgerald, de remettre en question la situation "révolutionnaire" de leur pays et de mesurer la primauté de l'imagination sur la privation de liberté.

Ce sont les lectures que les participantes au club partagent et leurs réactions qui forment la matière exhibée du document. L'analyse du livre, difficile parfois, montre que, ne suivant pas l'ordre chronologique et sélectionnant des séquences significatives, la narratrice opte pour une autre logique qui met en valeur les expériences de jeunes femmes, ses étudiantes et sa propre expérience vécue, on les peut définir un 'ordre subjectif'. Les livres privilégiés, sujet de plusieurs débats sont: *Lolita* de Nabokov, *Gatsby le magnifique* de Scott Fitzgerald, *Daisy Miller* d'Henry James et *Orgueil et préjugés* de Jane Austen mais de nombreux autres sont cités. Le sujet apparent est bien le pouvoir de la littérature pour aider l'être humain à conserver sa liberté d'imagination malgré le carcan d'un système religieux totalitaire; mais il est aussi le lent cheminement qui conduit Azar Nafisi à prendre le chemin de l'exil après être revenue enseigner volontairement à Téhéran en 1979.

Ce séminaire de littérature à son domicile nous montre ces jeunes étudiantes brillantes, paralysées, contraintes dans leur quotidien, dans leur famille, arrivant chez leur professeur, avec les vêtements, et le voile obligatoires. Leur premier geste pour couronner ces cours de littérature, particuliers, à tous points de vue: le "déshabillage" pour faire place à des vêtements colorés, joyeux, les chevelures se défont pour révéler la beauté cachée de leur féminité vue dehors comme pêcheuse. Il y a un vrai rituel pour chaque rencontre: du thé et des gâteaux partagés, que chacune apporte à tour de rôle. La place centrale est réservée à la Littérature, une sorte de reconquête d'un espace privé de liberté et d'expression spontanée :

Cette pièce devint pour nous un lieu de transgression, le pays des merveilles. Installées autour de la grande table basse couverte de bouquets de fleurs, nous passions notre temps à entrer dans les romans que nous lisons et à en ressortir. Lorsque je regarde en arrière, je suis stupéfaite de tout ce que nous avons appris sans même nous en rendre compte. Nous allions, pour emprunter les mots de Nabokov, expérimenter la façon dont les cailloux de la vie ordinaire se transforment en pierres précieuses par la magie de la fiction. (Nafisi 2004: 22-23)

Retirée de l'université et aussi de la société car elle sortait rarement, finis donc les étudiants qui se lèvent durant son cours pour dénoncer l'immoralité de

personnages de fiction comme le Gatsby de Fitzgerald, finies les interdictions de courir en public, les interruptions intempestives dues aux manifestations des étudiants engagés politiquement dans la révolution. Dans le cadre sécurisant de son salon, Azar Nafisi réunit des étudiantes qu'elle ne connaît pas encore personnellement mais avec lesquelles elle va nouer les liens forts d'une complicité clandestine. Nous assistons à la création d'un nouvel univers, celui de la fiction où toutes sont libres à agir naturellement sans contraintes—le monde de la littérature.

“Les seuls moments où elles s’ouvraient et s’animaient vraiment étaient ceux de nos discussions autour des livres. Les romans nous permettaient d’échapper à la réalité parce que nous pouvions admirer leur beauté, leur perfection, et oublier nos histoires de doyens, d’université et de milices qui serpentait les rues. (...) Les romans dans lesquels nous nous évadions nous conduisirent finalement à remettre en question et à sonder ce que nous étions réellement, ce que nous étions si désespérément incapables d’exprimer” (Nafisi 2004: 64-65). La société islamique est bien connue pour la tradition de la mutilation de toute sorte; le livre d’Azar Nafisi n’a pour objectif de présenter des pratiques cruelles, violentes mais comme tous les régimes abusifs, le régime iranien est absurde, ses individus sont déçus, il leur manque la principale qualité humaine—la raison et puis du droit de s’exprimer libre en articulant la pensée—d’avoir une voix.

Finalement, ce qui reste le plus frappant dans cet essai nous ramène à l’avertissement de l’auteur en première page: “Les faits racontés ici sont vrais, dans la mesure où l’on peut se fier à une mémoire humaine. Mais j’ai fait tout ce que j’ai pu pour préserver mes amis et élèves en leur donnant d’autres noms que les leurs et en les travestissant, peut-être afin qu’eux-mêmes ne se reconnaissent pas, en transformant et en échangeant divers éléments de leurs vies et ainsi sauvegarder leurs secrets” (Nafisi 2004). Le souci pour la protection de ses étudiantes, de ses amis est le respect pour la vie de chaque individu ce qui manque complètement dans les régimes totalitaires—le manque du respect est directement lié celui de la liberté.

La Dimension Politique—le Voile

Au cours de l’histoire, les livres ont servis comme instruments de survie face aux pays placés sous le signe de la tyrannie. Azar Nafisi écrit le sien comme un moyen de proteste contre la perte totale de liberté des femmes, la destruction de l’intimité avec les fouilles corporelles aux entrées de l’université, contre cet abandon de la vie, de la libre pensée, de la liberté.

Lire Lolita à Téhéran illustre première fois très justement la condition de la femme iranienne, femme qui n’était pas habituée à porter le Tchador ni le voile et qui voit ses libertés sérieusement étranglées après la révolution. Notre étude a déjà établi qu’on peut identifier deux niveaux de lecture à cet

ouvrage: politique et littéraire. L'aspect politique devient très puissant avec les nouveaux codes de vie réduisant drastiquement les libertés de la population qui ne peut que se retrancher derrière une muette liberté de penser. *Lire Lolita à Téhéran* offre un aperçu de l'Iran vécu de l'intérieur, et de la vie quotidienne, des peurs, des rêves, des espoirs de ses habitants. Cet aperçu nous aide aussi à mieux comprendre toute la complexité du pays, trop souvent réduit à quelques diatribes de ses dirigeants. C'est le livre d'une intellectuelle qui se permet de regarder et d'analyser une société sans être tributaire à une éducation religieuse mais ayant une puissante éducation laïque, académique et familiale; c'est la raison pour laquelle ses jugements sont clairs et profonds.

“Il ne fallut pas longtemps au gouvernement pour faire instaurer une nouvelle réglementation qui limitait la liberté des femmes en matière d'habillement et les obligeait à porter le tchador ou la longue robe et le foulard” (Nafisi 2004: 37). Le voile et le tchador deviennent les instruments de cette oppression qui se propose de réduire les individualités féminines à des ombres mouvantes sans droits ou pensée libre totalement dépendantes d'une figure masculine:

Je déclarai que mon intégrité de femme et de professeur serait sérieusement compromise si, pour toucher quelques milliers de rials par mois, je me voyais obligée de porter le voile contre ma volonté. La question n'était pas tant celle du voile lui-même que de la liberté de choix. Ma grand-mère avait refusé de sortir de chez elle pendant trois mois quand on l'avait forcée à se dévoiler. J'étais prête à prendre une position aussi extrême. (Nafisi 2004: 37)

La littérature est libératrice, elle se veut un substitut parce que la femme iranienne présentée par Azar Nafisi est manquée de toute sorte de liberté : par rapport au système politique et religieux, valable pour tous les citoyens iraniens, et doublée par rapport au genre féminin:

Ce qui m'avait le plus intriguée, dans l'histoire qui sert de fond aux contes des Mille et Une Nuits, c'étaient les trois sortes de femmes qui y étaient décrites, toutes victimes de la loi déraisonnable d'un roi. Avant que Schéhérazade entre en scène, ou bien la femme trahit et elle est tuée (la reine), ou elle est tuée bien la femme trahit et elle est tuée (les vierges). Ces dernières dont les voix, contrairement à Schéhérazade, ne sont jamais entendues, sont la plupart du temps totalement oubliées par la critique. (Nafisi 2004: 87)

L'image de l'entrée à l'université est devenue emblématique: les étudiants entrant quotidiennement à l'Université par la porte centrale, la "Grande porte", alors que les étudiantes doivent pénétrer par une petite porte de côté, 'honteuse' où elles sont, chaque jour, avant leurs cours, fouillées, inspectées de pied en tête, pour vérifier que leur tenue est correcte. Ce pays natal que

l'auteur adore avec ses paysages et ses traditions anciennes venues de l'aube de l'humanité devient à son grand désespoir, une terre de terreur: "Il n'y a qu'une façon de sortir du cercle, d'arrêter de danser avec le géolier. Il faut trouver le moyen de préserver sa propre individualité, cette qualité unique qui échappe à la description, mais différencie un être humain d'un autre. Voilà pourquoi dans ce genre de monde les rituels, des rituels vides, deviennent centraux" (Nafisi 2004: 90).

Le déroulement du récit suit pas à pas cette femme—l'écrivaine - et puis ces femmes—les étudiantes - luttant pour ne pas sombrer, ne pas devenir ces ombres muettes auxquelles les autorités veulent les réduire. Il y a de l'humour parsemé dans le livre qui les aide à tenir, à croire en la liberté, pendant ces années de peurs et d'oppression.

Même pour un public avisé, le texte de ce livre comporte parfois quelques difficultés. Ce n'est pas facile de se repérer que les étudiantes dont elle parle ont, pour la plupart, suivi ses cours à l'université à des époques assez différentes avant de toutes se retrouver dans le même séminaire. Une autre difficulté de ce roman c'est qu'Azar Nafisi est restée volontairement floue dans la description des différents personnages, de manière à éviter que quiconque puisse être reconnu et arrêté par le régime. De ce fait, le lecteur n'a jamais vraiment réussi à s'imaginer ces filles qui ne formaient pour lui qu'une masse sans réelles individualités : il ne s'est attaché à aucune, si ce n'est à Azar Nafisi qui est la narratrice principale. Cela n'étonnerait pas que ce soit un effet voulu par l'auteur, montrant que la société efface peu à peu tout ce qui contrevient aux normes morales établies. En effet, dans ce pays, les femmes se voient finalement obligées de se voiler, s'habillent de couleurs sombres, ne peuvent plus porter la moindre trace de maquillage sous peine d'être fouettées par la police de la révolution, ne peuvent pas courir dans les couloirs même si elles sont en retard etc. Elles se transforment peu à peu en ombres, forcées de se déplacer avec la tête baissée:

Je pris l'habitude de rentrer mes mains à l'intérieur de ces manches et de faire comme si je n'en avais pas. Au bout du compte, j'imaginai que sous la longue robe mon corps disparaissait petit à petit, que bras, poitrine, ventre et jambes fondaient, s'enfonçaient dans le sol, et qu'il ne restait plus qu'un morceau de tissu qui prenait la forme de mon corps et allait d'un endroit à un autre, guidé par une force invisible. (Nafisi 2004: 219)

Les origines du voile se perdent au début de l'histoire de l'islam mais c'était aussi une pratique d'autres civilisations et religions. Dans la deuxième partie du *Harem politique*, Fatima Mernissi nous apprend que le Hijab, le voile est descendu à l'origine pour séparer deux hommes (cf. verset de la Sourate 33, révélé en l'an cinq de l'Hégire (627). C'est le prophète qui aurait tiré un rideau au sens physique et symbolique du terme, entre lui qui venait de se

marier avec Zaynab, sa cousine, et le visiteur Anas qui dut rester sur le seuil de sa chambre (les faits sont relatés par Tabari, auquel Fatima Mernissi se réfère souvent, 119): “Le concept du Hijab est tridimensionnel et les trois dimensions se recoupent très souvent. La première dimension est une dimension visuelle : dérober au regard. La racine du verbe *Hajaba* veut dire *caché*. La deuxième dimension est spatiale ‘séparer, marquer une frontière, établir un seuil’. Enfin la troisième dimension est éthique: elle relève du domaine de l’interdit” (Mernissi 1987: 120). Le Hijab, nous dit encore Fatima Mernissi, fut aussi le rideau derrière lequel se tenaient les Khalifes et les rois pour se soustraire au regard de leurs familiers (Guyencourt 1991: 237).

Cette acception donnée au voile à ses débuts quand a été utilisé pour protéger les khalifes, par Fatima Mernissi, comme une écrivaine dure visant l’islam, préoccupée de l’asservissement des femmes musulmanes mais qui veut aussi restaurer l’image du prophète en défenseur de la condition féminine, est devenu, à travers les siècles, un symbole de l’oppression des femmes. Sa voix se dresse contre la mise en tutelle des femmes dont la valeur est la moitié de celui des hommes conformément à la loi *chari’a*:

Dans le cadre de l’application de la *chari’a*, le port du voile, comme garant de la pudeur des femmes et de l’honneur des hommes, est devenu obligatoire d’abord pour les femmes actives, et par la suite, a été généralisé à la population féminine âgée de plus de neuf ans, le droit au divorce et à la garde des enfants pour les mères divorcées est limité, l’âge minimal de mariage de même que de la responsabilité pénale pour les filles est établi à 9 ans et pour les garçons à 15 ans, la polygamie est légalisée, la femme a l’obligation de se soumettre à l’autorité et aux exigences de son époux. Selon le droit successoral, qui reste inchangé, la femme hérite de la moitié de la part de l’homme, pour le code pénal le prix du sang (*diyyeh*) des femmes est la moitié de celui des hommes, et le témoignage d’une femme dans une affaire pénale n’est accepté qu’à condition d’être corroboré par celui d’un homme. L’accès des femmes à la magistrature, aux postes administratifs à hautes responsabilités et à plusieurs filières universitaires dont le droit, les études techniques, la gestion et certaines branches de la médecine fut interdit. Grâce aux pressions sociales des femmes qui contestent les rapports sociaux de sexe, ces interdictions furent levées dans les années 1990. (Kian-Thiébaud 2005: 123)

Fatima Mernissi va mettre aussi en évidence la différence entre “les historiens des premiers siècles de l’islam qui ont une attitude beaucoup plus ouverte” et leurs confrères contemporains assujettis à une pensée officielle. Il est fascinant de voir la rigidité dans laquelle s’enferment les historiens arabes modernes qui refusent, même au niveau de l’analyse, d’admettre que des pratiques où l’autodétermination sexuelle de la femme s’affirmaient aient pu exister” (Mernissi 1983: 62).

Tout en connaissant ces détails, on peut identifier dans ce livre pas seulement un voile vestimentaire qui couvre les personnages mais aussi un

qui les protège, c'est l'effet du souci de la narratrice qui donne une autre dimension bénéfique à cet instrument de la censure, c'est un tribut pour la mémoire de sa grand-mère qui a aimé le voile et l'a porté avec amour et dignité de sa propre volonté. Contrairement à l'auteur est le système politique et religieux qui veut dépersonnaliser, déshumaniser les femmes en les dévoilant de tout droit mais en les couvrant dans le voile: "Selon Nima, nous ne comprenons pas les difficultés que les hommes ont à affronter dans ce pays, disait Manna d'un ton légèrement sarcastique. Eux non plus ne savent pas comment agir. Et s'ils se conduisent parfois comme de sales machos, c'est parce qu'ils se sentent vulnérables. -Mais dans une certaine mesure, c'est vrai, lui ai-je répondu. Après tout il faut être deux pour établir une relation digne de ce nom, et lorsque la moitié de la population est rendue invisible, l'autre moitié en souffre" (Nafisi 2004: 107).

Principalement les femmes sont discriminées mais, si on lit attentivement ce fragment, il devient incontestable qu'aussi les hommes ont à peine un problème d'identité et ici on parle des hommes qui pensent et qui ne sont pas aveugles; la relation du couple est en danger parce que pour avoir un couple fonctionnel il faut avoir une relation entre deux personnes de sexes différents mais qui sont complémentaires et c'est la complémentarité ici qui manque.

La Dimension Littéraire—la Fiction

L'autre option, la deuxième du livre *Lire Lolita à Téhéran* est la lecture littéraire, Azar Nafisi enseigne des livres subversifs aux yeux du régime. "Nous vivions au sein d'une culture qui niait tout mérite autonome aux œuvres littéraires, qui ne leur accordait de l'importance que lorsqu'elles servaient quelque chose d'apparemment plus fondamental, c'est-à-dire l'idéologie. C'était un pays où le moindre geste et même le plus intime, était interprété en termes politiques" (Nafisi 2004: 75).

Il est bien connu le fait que certains auteurs ont déjà en leur temps bravé la censure de la même manière que les livres et l'imaginaire peuvent préserver des espaces de liberté. C'est évocatrice la mention spéciale à l'épisode du procès de Gatsby le Magnifique que Nafisi organise dans sa classe (à partir de la page 173), où l'auteur mélange surtout des éléments de sa vie personnelle et de celles de ses étudiantes. Les expériences vécues pendant la guerre, les bombardements, l'oppression et comment ont tenté de résister, en laissant par exemple dépasser une mèche de cheveux de leur voile, au péril de leur vie, dans un pays où tout geste était alors interprété comme 'politique'. Azar Nafisi nous montre quelques morceaux de vie dans un pays où la liberté d'expression est muselée, où l'on est surveillé, où la censure règne. De ce point de vue, son œuvre nous rappelle certains passages de Milan Kundera.

Les œuvres dont elles discutent s'entremêlent parfois d'histoires plus personnelles, sont d'autant plus significatives qu'elles éclairent leur captivité sous le régime islamique d'une lumière interdite. La culture occidentale étant dénoncée comme la source de tous les maux sous le régime islamique et la littérature anglophone fait l'objet d'un peu d'intérêt. On lui préfère la propagande du régime qui contrôle la télévision et la presse pour promouvoir l'action des martyrs morts pour le pays, pour la volonté d'Allah. La similarité de la vie des femmes en Iran avec la vie de Lolita est facile à observer, leur destin est celui des victimes, captives par la volonté d'agresseur: "Lolita appartient à la catégorie des victimes sans défense à qui aucune chance n'est jamais donnée de construire leur propre histoire. Elle est ainsi doublement spoliée, non seulement de sa vie, mais aussi de l'histoire de sa vie. Nous nous disions que ce séminaire devait nous aider à ne pas nous faire voler, nous aussi, l'histoire de notre vie" (Nafisi 2004: 84).

Le récit d'Azar Nafisi révèle aussi, en marge de ses analyses littéraires subtilement intégrées au cours de son livre, en exceptant la dimension subjective, l'histoire plus générale de la guerre en Iran, contre l'Irak, de 1980 à 1988. Le changement radical imposé par l'accession au pouvoir des islamistes (restriction des droits des femmes) n'est pas le seul problème qui fait l'objet des discussions, c'est aussi l'expérience de la guerre, des missiles qui tombent la nuit, des coupures d'électricité, de la peur que l'auteur retranscrit ici. Le problème essentiel qui se met est la maltraitance des femmes en Iran suite à l'arrivée au pouvoir de l'Ayatollah Khomeini, en 1979, puis des mollahs. Ce problème est doublé de nouveaux chefs politiques et religieux à la fois qui se servent d'islam comme d'un instrument de pouvoir, devenu "un business comme le pétrole pour Texaco, avec le meilleur emballage" comme le déclare une opposante au régime.

L'écriture d'Azar Nafisi peut être considérée une œuvre originale par ce parallèle entre ces œuvres de fictions et la réalité vécue et ses livres suivants font la preuve de cette originalité car Azar Nafisi conçoit son œuvre ayant ce style propre. Les œuvres littéraires permettent de mieux qualifier les vécus avec plus d'aisance que des analyses sociologiques et politiques en limitant les implications des acteurs. C'est une sorte de critique, d'oppositions indirectes au réel—le régime, la société, les situations individuelles—par des critiques de situations analogues d'œuvres de fiction. On réalise que les œuvres de fiction sont d'excellents outils pour analyser toutes sortes de situations comme si ces fictions avaient anticipé de réels destins ou situations historiques. C'est un chef d'œuvre du genre par cette originalité mais aussi par l'universalité des analyses qui conviennent parfaitement pour ce pays à cette époque-là mais plus généralement pour toutes les dérives de l'islam dans tout pays et toute époque. On ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec les gouvernements islamiques, les rivalités et les guerres civiles entre

frères musulmans suite “au printemps arabe” avec peut-être des situations en pire.

Or, ce que l'écrivaine illustre par de brillantes analyses c'est le pouvoir libérateur de la fiction. Alors que les plus endoctrinés de ses étudiants ne voient qu'affabulations décadentes, symptômes d'un occident malade, mais Azar Nafisi s'acharne à mettre en lumière les leçons qu'enseignent les romans sur le monde réel.

Le rôle de la littérature, de la fiction, dans un mot de l'imagination, dans les sociétés gouvernées par des régimes totalitaires est vu et traité comme un moyen d'échapper de la réalité: “Le pire des crimes que commettent les systèmes totalitaires est de forcer tous les citoyens, y compris ceux qu'ils emprisonnent, torturent et exécutent, à devenir complices de leurs crimes” (Nafisi 2004: 247). Mais sans peu d'empathie parce qu'ils forcent, ils contraignent ne conduisent pas ayant le but de solidariser. Les dictateurs ne s'intéressent pas du processus de devenir que d'un résultat immédiat souvent obtenu par la force. L'individu est important seulement s'il devient asservi, manipulable.

Le dernier livre écrit par Azar Nafisi, *La République de l'imagination*, suggestif par son titre, parle exactement de ce rôle de la fiction, cette fois dans une société différente, occidentale qui relève d'autres interrogations mais dans la même manière originale, par l'intermède de l'étude des livres. Il s'agit d'un essai d'une spécialiste de littérature américaine qui revient sur quatre écrivains qu'elle chérit particulièrement: Mark Twain avec *Les Aventures de Huckleberry Finn*, Sinclair Lewis avec *Babbitt*, Carson McCullers avec *Le Cœur est un chasseur solitaire*, James Baldwin avec *La Conversion*. Azar Nafisi a été naturalisée américaine en 2008 après plusieurs aller-retour entre l'Iran et les États-Unis. Elle entremêle l'analyse de ces œuvres à sa vie personnelle, des réflexions sur son pays de naissance et son pays d'adoption.

Elle y défend encore et toujours la force de la littérature. Florence Noiville la présentant dans *Le Monde*, le 6 juin 2016, conclut très justement: “Au fond, ce que veut nous dire Azar Nafisi, c'est qu'après l'Iran et les États-Unis elle a opté pour une tierce citoyenneté. Celle que délivrent le ‘savoir imaginaire’ et la fiction. *La République de l'imagination* est à ses yeux le seul pays vraiment habitable. Le seul où l'on ne pourra jamais vous déchoir d'une nationalité rêvée” (Noiville 2016:12).

Son nouveau livre est un hommage à l'ancienne littérature, une ode à la lecture et à la force de réappropriation de chaque lecteur aux quatre coins du monde, activité si importante non pour gagner de l'argent ou des amis imaginaires mais pour se forger en tant qu'être humain, pour confronter ses idées à celles des autres, pour comprendre le monde qui nous entoure, pour un partage universel sans équivalent: “A l'époque je n'avais pas la moindre idée de ce qui m'attirait dans l'histoire du Petit Prince, je ne savais pas qu'elle

m'apprenait à acquérir ce qui est l'essentiel des grandes œuvres d'imagination: ce battement magique du cœur qui nous définit en tant qu'êtres humains, qui nous relie les uns aux autres, qui nous donne une raison de vivre, un moyen de survivre, ainsi que la capacité de comprendre non seulement la valeur du bonheur et de l'amour, mais leur étroite parenté avec la souffrance et la perte, la capacité de comprendre le prix qu'il nous faut payer lorsque nous osons faire le choix d'une vie et d'un amour authentiques" (Nafisi 2016: 16).

L'auteur débute son essai par la très touchante histoire de son père bien-aimé, lui lisant, enfant, *Le Petit Prince*, œuvre universelle qui a accompagné, accompagne encore des millions de lecteurs et continuera à illuminer les générations à venir. Cela nous rappelle ce que disait Nabokov, les "lecteurs sont nés libres et devraient les rester". On a appris à protester lorsque des écrivains sont emprisonnés ou leurs livres censurés et interdits et c'est un geste pertinent. Mais à présent, la question est différente parce que dans les pays occidentaux il y a cette liberté d'expression et chacun peut en profiter. Le danger imminent est de disparaître le public lecteur, l'image le met en cage. L'image peut être une 'censure' différente et sauver les livres devient sauver l'humanité car la force de la littérature est donnée de sa fragilité; il faut la protéger: "Jusqu'au jour où j'ai eu peur de ne plus pouvoir le faire, je n'ai jamais aimé lire. On n'aime pas respirer. Ainsi parle Scout dans *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, exprimant ce que ressentent des millions de gens. Nous devons lire de grands livres subversifs, les nôtres et ceux des autres. Ce droit ne peut être garanti que par une active participation de chacun d'entre nous, lecteurs citoyens" (Nafisi 2016: 49).

Cet essai très personnel part du principe que la fiction est en danger dans l'Amérique d'aujourd'hui, dans un monde où les sociaux médias et YouTube accaparent l'individu au détriment de son imaginaire. L'auteur associe ses souvenirs de lectures des grandes œuvres américaines à son itinéraire d'exilée qui, ayant dû quitter l'Iran, a choisi de devenir citoyenne des États-Unis, pays qu'elle a découvert grâce à ses romans.

En relisant avec elle *Huckleberry Finn* ou *Le cœur est un chasseur solitaire* et aussi les autres romans analysés, le lecteur est amené à porter un regard neuf sur les œuvres fondatrices des États-Unis. Très inspirée par l'écrivain James Baldwin, elle nous engage à lire partout, en toutes circonstances, à la rejoindre dans cette *République de l'imagination*, pays sans frontières ni restrictions, où le seul passeport requis est un esprit libre et un désir de rêver. "La littérature est délicieusement subversive, car elle enflamme l'imagination et défie le statu quo" (Nafisi 2016: 236). Et Azar Nafisi continue son plaidoyer-confession en faveur de la fiction, de la construction romanesque car confession pour elle signifie authenticité: "La fiction nous permet de comprendre n'importe quel individu, si abominable soit-il. Un bon roman est

celui qui fait apparaître la complexité humaine et créé assez d'espace pour que chaque personnage fasse entendre sa voix. C'est en ce sens que le roman est dit 'démocratique' non parce qu'il appelle à la démocratie mais de par sa nature même. L'empathie est au cœur de Gatsby comme à celui de tant d'autres grands romans: être aveugle aux problèmes et aux douleurs des autres est le pire des péchés. Ne pas les voir c'est nier qu'ils existent" (Nafisi 2004: 174).

Dans ce monde-là, l'évasion dans les œuvres de fiction a permis à ces femmes et jeunes filles d'affronter et comprendre la réalité et aussi de se remettre en question et se connaître. *Lire Lolita à Téhéran* devient un hymne merveilleux à l'importance de la littérature.

La question des générations est d'ailleurs un thème important qu'Azar Nafisi traite dans son œuvre. Car elle, elle fait partie d'une génération de femmes qui a connu le pays autrement, qui a perdu des libertés, qui mesure donc cette perte et la différence entre la vie actuelle et la vie d'avant: "Nous avions des souvenirs, des images de ce qui nous avait été pris. Ces jeunes femmes n'avaient rien. Leur mémoire était celle d'un désir qu'elles ne pouvaient exprimer, de quelque chose qu'elle n'avait jamais eu" (Nafisi 2004: 115).

Conclusions

On peut finir l'étude avec espoir car pour les personnages d'Azar Nafisi et pour elle-même, malgré le mal fait par le système politique et religieux, la vie continue et la liberté fortement désirée et rêvée devient réalité, mais ce fait est impossible dans leur pays natale, elles ont émigrées vers les pays de leurs romans—l'Occident. Celles qui sont restées ont continué de lutter à l'aide de mêmes moyens: culture, livre, fiction pour redonner à leur peuple la dignité arrachée par la fausse révolution:

Sur l'une, sept femmes se tiennent debout contre un mur blanc. Comme le veut la loi du pays, elles portent toutes de longues robes noires et des foulards qui ne laissent apparaître que leurs mains et l'ovale de leur visage. On les retrouve sur l'autre dans la même position, le même groupe de femmes devant le même mur blanc. Mais elles ont enlevé ce qui les cachait. Des éclats de couleur les séparent les unes des autres. Chacune d'entre elles se distingue par la façon particulière dont elle est habillée et coiffée, et même celles qui ont gardé la tête couverte semblent avoir changé. (Nafisi 2004: 14)

Le livre d'Azar Nafisi *Lire Lolita à Téhéran* est vivante et riche sur la place laissée aux intellectuels et aux femmes dans un Iran évoluant chaque jour vers une répression accrue. En même temps, le livre fait son éloge de la littérature et du pouvoir des livres. A l'intermède des livres, de la fiction on lutte contre une société déçue, contre la dictature qui interdit la liberté sous

toutes ses formes sous le mensonge de la religion. C'est une page de confession personnelle aussi pour différentes voix des femmes qui sortent de l'oppression et arrachent le voile sous lequel un régime inhumain prétend les faire disparaître, leur corps, leur âme, et leur liberté de penser et d'imaginer. *Lire Lolita à Téhéran* est une victoire des victimes devenues gagnantes grâce aux livres, à la fiction.

Lire Lolita à Téhéran fait d'ailleurs largement écho (ou inversement) à la bande-dessinée *Persepolis* de Marjane Strapi. On y retrouve les mêmes anecdotes tour à tour tristes ou plus légères sur la vie en Iran sous le régime islamique et durant la guerre. Il est probable que tous les récits sur cette période de l'histoire, a fortiori si ils sont narrés par des femmes, se ressemblent. Il n'en demeure pas moins intéressant de les confronter et de tirer de chacun d'entre eux le côté unique. Chez Marjane Satrapi frappe sa vision d'enfant, sa rébellion punk d'adolescente et ses dessins si expressifs, chez Azar Nafisi sa vision de femme adulte et de mère, ses parallèles avec des œuvres littéraires.

Bibliographie

Coran *Sourate 33*

De Guyencourt L (1991) *Fatima Mernissi Sexe, Idéologie, Islam*, Paris, Tierce, 1983; *Le Maroc raconté par ses femmes*, Rabat, SMER, 1984; *Le harem politique: le Prophète et les femmes*, Albin Michel, 1987; *Sultanes oubliées*, Paris, Albin Michel, 1990. *L'Homme et la société* 99-100: 234-237.

Kian-Thiébaud A, Ladier-Fouladi M (2005) *Changements familiaux et modernité politique en Iran 5 Famille et mutations sociopolitiques - L'approche culturaliste à l'épreuve*. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de L'homme.

Mernissi F (1983) *Sexe, Idéologie, Islam*. Paris: Tierce.

Mernissi F (1987) *Le harem politique: le Prophète et les femmes*. Paris: Albin Michel.

Mernissi F (1990) *Sultanes oubliées*. Paris: Albin Michel.

Nafisi A (2016) *La République de l'imagination*. Paris: J. C. Lattès.

Nafisi A (2004) *Lire Lolita à Téhéran*. Paris: Plon.

Noiville F (2016) Irréductible Azar Nafisi. *Le Monde* 6(12).

Perron N (1987) *Femmes arabes avant et depuis l'islamisme*. Asnières-sur-Seine: Librairie nouvelle.

Sitographie

<https://diacritik.com/2016/10/20/desorientale-de-negar-djavani-les-voix-iraniennes-francophones/#more-16192>. Accessé le 17 août 2020.

<https://books.openedition.org/editionsmsh/7281>. Accessé le 17 août 2020.

<https://www.franceculture.fr/personne-azar-nafisi.html>. Accessé le 20 août 2020.

<https://www.hrw.org/fr/news/2017/05/25/iran-les-femmes-confrontees-la-discrimination-sur-le-plan-professionnel>. Accessé le 20 août 2020.